



Programme du colloque interuniversitaire étudiant du CELAT – 2019

Le jeudi 9 mai 2019 aux laboratoires d'archéologie de l'Université Laval
Pavillon Camille-Roy, local 320

8h30 – Accueil

9h00 – Mot de bienvenue

PANEL 1 : UNIVERSALISME TECHNICIEN ET TECHNO-CRITIQUE

9h15 – Simon Chaunu (UL) : « La critique radicale de la civilisation industrielle : brève socio-histoire d'un courant de pensée marginalisé »

9h35 – Jean Desbiens (UL) : « L'automobile, une certaine définition sociale »

9h55 – Jonathan Riendeau (UL) : « Se maîtriser par le bonheur : l'autoévaluation du bien-être à l'aide des technologies contemporaines »

10h15 – Questions panel 1

10h45 – Pause

PANEL 2 : CULTURE ET TECHNIQUE DE LA PRODUCTION CULTURELLE

11h00 – Maude Arsenault (UdM) : « Innovation sociale et gestion de la diversité: Analyse des programmes d'éducation interculturelle au Québec »

11h20 – Laïsa Pivert (UL) : « La fonction de la culture au sein de nos sociétés. Conceptualisation selon M. Freitag »

11h40 – Questions panel 2

12h00 – Dîner (buffet offert par le colloque)

13h00 – Visite des Laboratoires d'archéologie

14H00 – Accueil après-midi

PANEL 3 : HAITI, DECOLONIALITE, FEMINISME ET RESISTANCE A L'AUNE DE LA TECHNIQUE

14h15 – Kesler Bien-Aimé (UL) : « Pour une interprétation de la dépossession coloniale dans le Centre historique de la ville de Port-au-Prince, Haïti »

- 14h35 – Katia Jean Louis (UL) : « Culture et sexualité: Représentations du plaisir sexuel féminin dans les couples hétérosexuels »
- 14h55 – Sandy Larose (UL) : « Le hip-hop : de la révolution technologique à la construction identitaire en Haïti »
- 15h15 – Questions panel 3
- 15h45 – Pause

PANEL 4 : LA CATEGORIE SCIENTIFIQUE, UNE TECHNIQUE DE MISE EN ORDRE DU MONDE : QUELQUES BROUILLAGES FRONTALIERS

- 16h00 – Emilie Banville (UQAM) : « Architecture et archive productive : entre culture muséale et technique documentaire »
- 16h20 – Annie Perron (UQAC) : « Rencontre du renard et du hérisson : Tableau d'un début de recherche »
- 16h40 – Questions panel 4
- 17h00 – **5 à 7 (Cocktail et accompagnement musical)**

Résumés des propositions (dans l'ordre des panels et des présentations)

Panel 1 : Universalisme technicien et techno-critique

Simon Chaunu (Doctorant en sociologie, Université Laval, sous la direction de Pascale Bédard)

« La critique radicale de la civilisation industrielle : brève socio-histoire d'un courant de pensée marginalisé »

Aux marges des mouvements environnementalistes et écologistes dominants du XXe siècle, quelques intellectuels ont entrepris d'élaborer une critique plus radicale des logiques sociales et techniques qui se sont imposées à la suite de la révolution industrielle. Successeurs des artistes et écrivains romantiques et de leur structure de sensibilité, ils ont constitué une matrice idiomatique relativement cohérente, et ce malgré leur dispersion géographique, l'absence de liens institutionnels et des orientations intellectuelles parfois divergentes.

Lewis Mumford, Jacques Ellul, Günther Anders et Ivan Illich, pour les nommer, ont ainsi partagé l'intention d'effectuer un diagnostic historique dépassant la théorie marxiste, en partant de la question de la technique et en refusant l'idéologie de l'Homo Faber (l'essence de l'humanité réduite à la fois à la maîtrise technicienne de la nature et à la maîtrise de la technique). De là, ils ont exploré une multitude de sujets communs : la déqualification du travail par la mécanisation et la bureaucratisation, la transformation de l'État en un gigantesque corps administratif organisé, l'apparition d'un univers fantomatique de sons et d'images avec les médias de masse, la double destruction de l'environnement naturel et des traditions culturelles historiques, le mythe progressiste du triomphe moderne de la Raison, ou encore l'épuisement de tous les projets révolutionnaires en quête d'un ordre social plus juste. Avec toujours, en fil rouge, la thèse que tous ces changements découlent en dernière instance de la base productive même des sociétés industrielles et techniciennes, en raison de la priorité donnée à la production et la consommation de plus en plus intense de travail, de ressources naturelles, d'énergie et d'objets techniques.

Au-delà de l'étude historique, la mise au jour de ce courant de pensée nous est utile pour comprendre le langage mobilisé par des mouvements écosocialistes, décroissantes ou néo-luddites contemporains, ceux-ci s'inspirant ainsi de ces intellectuels.

Jean Desbiens (Doctorant en archéologie, Université Laval, sous la direction de Réginald Auger)

« L'automobile, une certaine définition sociale »

Dans la conjoncture des premiers jours de la première révolution industrielle, tout était fin prêt dans nos sociétés dites modernes pour l'avènement d'un nouveau bijou technologique issu de la fin du dix-neuvième siècle, l'automobile. Cet assemblage mécanique complexe nous a permis non seulement de nous affranchir de la motricité animale, mais aussi d'affirmer enfin notre individualité à la face de notre monde et de définir une certaine perception des classes sociales, offrant ainsi un moyen de valoriser ceux qui voulaient être modernes à tout prix. Comment en est-on arrivé là ? La démarche technique et scientifique que fit l'humanité dut prendre plusieurs siècles avant d'aboutir à la célèbre machine, mais sa popularité après sa naissance fut instantanée, atteignant une production optimale en quelques décennies seulement.

Dans cette courte présentation, je débiterai par une mise en contexte et un bref bilan historique qui tentera de décrire la trajectoire temporelle du concept de l'automobile comme un bien de consommation courant, en tenant compte du prix à payer pour un tel luxe et de sa diffusion qui devint rapidement mondiale, même dans des sociétés, dont le culte du capitalisme n'était pas encore implanté.

Jonathan Riendeau (Étudiant à la maîtrise en sociologie, Université Laval, sous la direction de Madeleine Pastinelli)

« Se maîtriser par le bonheur : l'autoévaluation du bien-être à l'aide des technologies contemporaines »

La quête du bonheur a pris une place de plus en plus importante dans les sociétés occidentales contemporaines. L'individu est enjoint à être heureux et à traverser positivement les épreuves de la vie. L'amélioration continue des technologies de l'information et de la communication puis l'intelligence artificielle permettent à celles et ceux qui le souhaitent de mesurer leur niveau de bien-être, de cultiver des mantras positifs et même de se forger une "pensée positive" à l'aide d'applications qui promettent la joie et la félicité. Le progrès technique fait donc le rêve des gens en quête de bonheur et permet de réaliser en partie les souhaits des travailleurs œuvrant, au nom du bien commun, pour des compagnies, notamment de marketing et de télécommunication (qui vendent des cellulaires, des assistants personnels intelligents, des ordinateurs, etc.). Ce phénomène incontournable a déjà été le sujet de plusieurs critiques et d'études depuis la moitié du XXe siècle, particulièrement à partir des années 1980, soit au commencement d'une ère néolibérale qui se fait encore sentir aujourd'hui. L'individu appelé à devenir entrepreneur de lui-même est aussi invité à auto-évaluer en permanence ses propres capacités d'action et avec elles sa propre habileté à être heureux, du moins à le paraître - voire à s'en convaincre. Prouver sa valeur devient une injonction constante et quotidiennement appuyée par les nouvelles technologies. Cette conférence tentera de

cerner les grands enjeux de l'auto-évaluation du bien-être et de la maîtrise de soi avec et par ledit bonheur via les nouvelles technologies et ce, en ne perdant pas de vue qu'il n'y a pas de technique sans social, puis vice-versa. On verra aussi quelques méthodes de recherche et résultats d'études de certains chercheurs en sciences sociales qui se sont penchés sur la question.

Panel 2 : **Culture et technique de la production culturelle**

Maude Arsenault (Doctorante en anthropologie, Université de Montréal, sous la direction de Bob. W. White)
« Innovation sociale et gestion de la diversité: Analyse des programmes d'éducation interculturelle au Québec »

Les innovations sociales peuvent être considérées comme une technique de création de culture, puisqu'il s'agit d'une intervention initiée par des acteurs sociaux pour répondre à une aspiration, à un besoin, pour apporter une solution ou pour tirer parti d'une occasion d'action dans le but de changer les relations sociales, transformer un cadre d'action ou proposer de nouvelles orientations culturelles (Klein, 2010). Parmi celles-ci, nous pouvons trouver, dans le domaine de l'éducation, les programmes interculturels qui sont une tentative d'adapter les programmes d'études aux réalités de la mondialisation du monde. Diverses perspectives ont été développées: éducation multiculturelle / interculturelle, éducation à la paix, éducation antiraciste, éducation au développement, éducation dans une perspective globale, éducation bilingue et éducation à la démocratie ou à la citoyenneté. En 1988, le ministère de l'Éducation du Québec a mis en place sa politique d'intégration et d'éducation interculturelle afin de favoriser l'intégration des élèves immigrants dans la société québécoise. Depuis cette période, les écoles, du primaire au postsecondaire (cégep), ont élaboré leurs propres politiques et stratégies afin de mettre en œuvre cette politique gouvernementale. Dans cette présentation, nous décrirons les principaux enjeux de l'éducation interculturelle au Québec, à la suite de l'analyse d'un corpus d'articles, de programme de cours et de textes en matière d'éducation interculturelle. Les objectifs et l'importance des différents types de connaissances (connaissances, attitudes et compétences interpersonnelles) seront présentés afin de mettre en évidence les similitudes et les différences entre les programmes. Les limites de ces programmes seront également discutées. En ce qui concerne les programmes de formation destinés aux professionnels, l'évaluation de leur impact sur les groupes cibles et du niveau de réalisation des compétences interculturelles reste un domaine nécessitant des recherches plus approfondies.

Láisa Pivert (Doctorante en sociologie, Université Laval, sous la direction de Gérard Duhaime)
« La fonction de la culture au sein de nos sociétés. Conceptualisation selon M. Freitag »

Le terme de culture fait aujourd'hui partie du langage courant. Il est aussi bien employé dans la rue par tout un chacun que dans les milieux académiques. Il existe aujourd'hui de nombreuses définitions de la culture. Mais que se cache-t-il réellement derrière ce mot. Communément ou traditionnellement le terme de culture s'employait dans deux sens : « soit comme dans les « cultures des sauvages », soit comme dans la « Culture », c'est-à-dire celle des Beaux-Arts et des « Humanités ». Ces deux notions s'opposent d'abord l'une à l'autre. Finalement le terme de culture s'est dissocié en deux conceptions, notamment avec l'avènement du travail productif et la spécialisation de la « culture » en art distinct, en expression esthétique qui a donné place à la « société de travail » et à la « société de culture » (M. Freitag, 1982 : 63).

Nous verrons à travers cet exposé la distinction que propose Michel Freitag entre la culture, entendue au sens anthropologique comme régulation d'ensemble des pratiques sociales par les significations communes attachées aux êtres et aux choses, et la culture, entendue comme résultat de la différenciation interne des sociétés politiques (conflictuelles), et donc comme autonomisation-spécialisation-individualisation de la dimension esthétique du rapport au monde.

Pour M. Freitag, la culture se comprend au singulier. Elle doit être analysée dans un sens historique, comme une mutation structurelle au sein de la société. Pendant des siècles la culture était à la base des pratiques et rapports sociaux. Elle structurait et orientait les pratiques des individus. Toutefois, la société ne reste pas figée et des mutations structurelles l'emmène à évoluer. Finalement la structure sociétale donnera lieu à 3 modes de régulation des pratiques des individus et de reproduction de la société (culturelle-symbolique, politico-institutionnelle, et opérationnelle-décisionnelle).

Panel 3 : **Haïti, décolonialité, féminisme et résistance à l'aune de la technique**

Kesler Bien-Aimé (Doctorant en ethnologie et patrimoine, Université Laval, sous la direction de Laurier Turgeon)

« Pour une interprétation de la dépossession coloniale dans le Centre historique de la ville de Port-au-Prince, Haïti »

Au constat du déclin urbain dans le Centre historique de la ville de Port-au-Prince, nous attribuons cette chute, d'un côté, à une trop longue privation technique du groupe social majoritaire de la colonie de Saint-Domingue ; et d'un autre côté, à l'ambivalence des élites du dix-neuvième et du milieu du vingtième siècle concernant l' « esthétique coloniale ». Malgré la dépossession formellement consacrée par la Révolution haïtienne de 1804, il en résulte que la cohabitation avec les classes populaires dans cet « espace perçu » et « vécu » se révèle préjudiciable pour la sauvegarde du « patrimoine historique » désigné, Michel Rautenberg (2003). Cette communication postule que le patrimoine urbain dans la ville de Port-au-Prince tel que

valorisé par les institutions de légitimations est symptomatique d'un modèle qui remplace de manière édulcorée l'héritage colonial français.

Se positionnant en dignes héritières de leurs anciens maîtres (colons blancs), les élites postcoloniales haïtiennes renient les savoir-faire locaux des paysans et des masses urbaines descendants des captifs africains. Au cours des 2015 années de la fondation de l'État haïtien, nous repérons des indications assez significatives dans l'« habiter » pour objectiver l'échelle de valeur coloniale de ce groupe social nanti, *euro chrétien* et non travailleur. Alors que l'agentivité des classes populaires, s'opposant à toute condition de vie et technique de travail qui rappellent la servitude de l'« Autre », continue d'inventer d'autres artifices de survie. Entre l'appropriation et la désappropriation du modèle culturel de la métropole française et les défis confrontés sur le terrain pour assurer la préservation du patrimoine de la période indiquée, il y a lieu de considérer le poids de l'injustice technique longuement imposée par le mode de production coloniale esclavagiste.

Katia Jean Louis (Étudiante à la maîtrise en sociologie, Université Laval, sous la direction d'Élisabeth Mercier)

« Culture et sexualité: Représentations du plaisir sexuel féminin dans les couples hétérosexuels »

Cette communication propose une analyse sociologique des représentations du plaisir sexuel féminin dans les couples hétérosexuels. En effet, il s'agira de montrer comment les rapports sociaux de sexe influencent d'une manière ou d'une autre, les représentations de la sexualité féminine qui n'est autre qu'un produit de la culture.

Le questionnement qui structure cette communication part de deux constats. D'une part, les organisations/institutions travaillant dans le domaine des Droits à la Santé Sexuelle et Reproductive (DSSR), orientent leurs interventions dans l'aspect reproductif de la sexualité féminine en offrant des services sur la planification familiale et l'utilisation des méthodes contraceptives. Cependant, nous savons que l'aspect du plaisir est aussi important dans la vie sexuelle d'une personne notamment la femme. D'autre part, nous avons pu remarquer qu'il y a une différence entre le discours masculin et le discours féminin en ce qui concerne la sexualité plus précisément le rapport sexuel comme espace de partage culturel. En outre, il n'y a pas seulement une question d'amour et de cœur, mais il y a une sorte de rapport de pouvoir dans le discours et les représentations faites de ces derniers. D'où nous nous posons comme question : comment les couples hétérosexuels représentent-ils le plaisir sexuel féminin ? Quel est le poids de la culture dans cette représentation ?

Les analyses qui seront présentées dans cette communication reposent sur une étude de terrain qui a été menée au village de la renaissance en Haïti de novembre à décembre 2015, où nous avons réalisé des entretiens collectifs et des entretiens semi-dirigés avec des hommes et des femmes vivant en couple dans cette localité.

Sandy Larose (Doctorant en sociologie, Université Laval, sous la direction de Madeleine Pastinelli)

« Le hip-hop : de la révolution technologique à la construction identitaire en Haïti »

Les années 1950 ont marqué une rupture importante sur le plan musical en Occident. On a vu naître une grande séparation stylistique entre la musique savante et la musique populaire (Masino, 2016:82) au cours de cette période. C'est peut-être à la recherche d'un compromis entre la complication technologique de la musique savante et le côté entraînant de la musique populaire qu'est né le rap comme musique vedette du Hip-hop, qui s'est inscrit dans la postmodernité en brisant la frontière qui a toujours existé entre ces deux grandes catégories. Dans le rap, la parole va détrôner le son pour devenir l'élément central et un foyer de construction identitaire pour les jeunes des quartiers populaires en Haïti. L'aspect post-moderne de cette culture lui a permis de renouer la technologie sonore, le discours de révolte au simple plaisir de dire; deux éléments explicatifs de l'attachement de la jeunesse haïtienne à cette culture (Jean-Pierre, 2003. ; Primé, 2012 ; Larose, 2011, 2015). La musique populaire haïtienne de son côté est reconnue pour sa capacité dénonciatrice des conditions matérielles existentielles tout en charriant les revendications populaires des plus pauvres (McAlister, 2002 ; Largey, 2006 ; Victor, 2007). Dans une certaine logique de continuité de cette tradition de révolte, le hip-hop a assuré ce rôle en se transformant en un canal d'expression des conditions des jeunes d'Haïti. Caractérisé par un double aspect celui de préserver la culture africaine et celui de l'invention d'un style créole (Dauphin, 2014 ; Primé, 2012 ; Sainvil, 2001), le hip-hop a demeuré une musique qui offre aux jeunes haïtiens un espace technologisé de parole et un lieu construction identitaire.

Panel 4 : **La catégorie scientifique, une technique de mise en ordre du monde : quelques brouillages frontaliers**

Émilie Banville (Doctorante en muséologie, médiation et patrimoine, UQAM, sous la direction de Jennifer Carter)

« Architecture et archive productive : entre culture muséale et technique documentaire »

Cette proposition de communication s'inscrit dans la perspective de mes recherches entreprises à la maîtrise en muséologie et reconduites actuellement au doctorat. Elle s'appuie essentiellement sur le travail dirigé réalisé en 2018 sous la direction de Jennifer Carter et intitulé *Mémoires d'architecture : préservation et*

valorisation du patrimoine archivistique. Anthologie génétique de la conception chez Luc Laporte. L'exposé fera état du projet de recherche-action mené dans les archives de l'architecte montréalais Luc Laporte (1942-2012). Nourrie par une réflexion sur les potentialités de l'archive graphique à des fins d'analyse des œuvres architecturales, cette étude jette les bases d'une exploration des pratiques archivistiques propres au champ muséologique de l'architecture.

En guise de contextualisation, il sera d'abord question de muséalisation de l'architecture et, plus spécifiquement, des institutions incarnant une approche critique du collectionnement (depuis 1979, création de l'*International Confederation of Architectural Museums*, sous-comité de l'ICOM). L'étude de cas présentée interpelle la démarche de constitution du projet architectural en « objet muséologique » d'après ses traces préservées, en amont de son intégration à un projet d'exposition. En adoptant la posture du chercheur en architecture (historien, théoricien, critique, etc.), nous avons cherché à savoir comment l'exploration d'un fonds d'archives permet de reconstituer la genèse d'un projet architectural et contribue-t-elle, le cas échéant, au renouvellement critique de la discipline?

En tant que relais narratif et produit de la conception architecturale, la notion d'archive est ici comprise à la fois comme objet de collection et comme concept métonymique du patrimoine archivistique global de l'architecture. Loin de se limiter aux dessins et aux plans, la richesse des moyens par lesquels l'archive architecturale s'illustre (maquettes, livres et périodiques, croquis et estampes, photographies, carnets personnels, correspondance, etc.) lui confère son caractère unique en tant qu'instrument de recherche. Nous supposons ainsi que l'archive architecturale, comprise dans son ensemble, renferme un potentiel discursif latent et ouvre la possibilité aux révisions historiographiques et épistémologiques, historiques et théoriques, en générant des interprétations nouvelles ou renouvelées d'un même objet de recherche.

Annie Perron (Doctorante en études culturelles, INRS UCS, sous la direction de Nathalie Casemajor et Jean-Paul Quéinnec)

« Rencontre du renard et du hérisson : Tableau d'un début de recherche »

De nombreux récits présentent le renard et le hérisson comme appréhendant le réel de manière divergente. L'étude des nouvelles formes de relations entre l'art et la science relèveront peut-être certaines complémentarités entre ces deux univers.

Comment l'art peut-il s'inscrire dans les conditions de création d'environnements favorables à la production de nouveaux savoirs afin de contribuer aux transformations socioécologiques?

En explorant les objets-frontières (Leigh Star, 2010), cette communication interroge l'interface art/science et les savoirs nouveaux qui peuvent en émerger. En tenant compte des enjeux actuels de médiation, il sera question de résidences de recherche-création en milieu scientifique présentant le potentiel de participer à la transformation de processus innovants et le développement d'actions.